

Libération
next

pop-culture / mode / lifestyle / idées / récits

+ huppert
manset
dubaï
voyages

daho
en profondeur

next.liberation.fr

N° 63

COVER



daho les cœurs

À trois semaines du début de sa grande tournée, le petit prince de la pop française reçoit chez lui pour un long entretien. Le passé, les nombreux hauts, les quelques bas, l'avenir... Où l'on constate qu'Étienne Daho n'a jamais perdu son innocence.


Texte Françoise-Marie Santucci

Photographies Ward Ivan Rafik

Grooming Gil Lesage

Assistentes mode Salomé Bernatas, Anna Grosjean & Sohpea Yen

Costume en flanelle grise, **Bottega Veneta**.
Chemise en coton blanc, **Dior Homme**.
Derbies en cuir blanc, **Carven**.



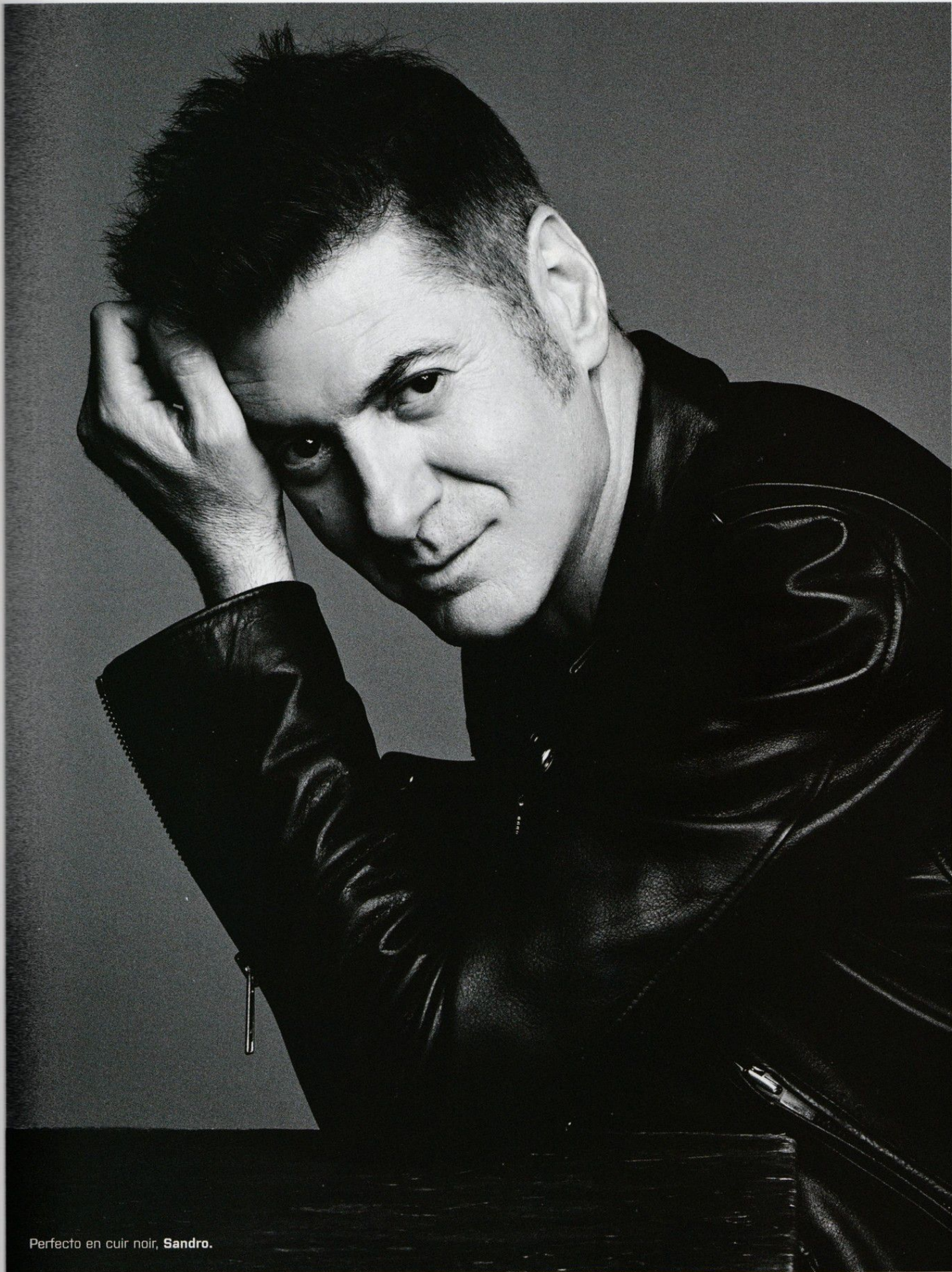
ne demeure en haut de Paris où Étienne Daho se réfugie entre deux voyages. Quelques marches et on se retrouve chez lui, dans un loft au toit de bois qui irait bien sur une montagne suisse. Le long des murs, beaucoup de magazines, de disques d'or, quelques-uns encore entourés de papier bulle, et des 33 tours dont les trois qui forment la Sainte-Trinité entourant la cheminée : Blondie (*Union City Blue*), Iggy Pop (*Lust for Life*) et Lou Reed (*Metal Machine Music*). Il y a aussi, dans de grands cadres roses, des photographies de *Punk Story*, un roman-photo paru en 1977 dans *Rock'n'Folk* et signé du photographe Dominique Tarlé, conteur en images de l'épopée Rolling Stones, qui le lui a offert.

La maison d'Étienne Daho est un gigantesque cabinet de curiosité. On pourrait le parcourir pendant des heures. Chaque chose a son histoire, chaque objet, de légende ou anecdotique, n'est évidemment pas là par hasard. Le propriétaire des lieux est un fétichiste – du Velvet Underground, de Marilyn Monroe, de la mythologie rock et des âmes perdues. Il vit parmi ces fantômes avec naturel, en parle avec chaleur. Dans une autre vie, il a dû être archéologue ou archiviste. Sa mémoire phénoménale se remarque vite ; tout comme sa façon presque animale de pratiquer la séduction, à moins que ce ne soit plus calculé que ça ? Il rit.

« Les relations humaines sont plus faciles dans la douceur, non ? Je suis très attaché au fait d'avoir des rapports agréables avec les gens... Cela dit, je ne me fais pas non plus marcher sur les pieds, je suis quelqu'un de très intransigent. »

Avant cette rencontre, on avait quelques fois croisé Daho, figure tutélaire de la pop française : sa gentillesse était déjà frappante. Cette bonté caressante, rare pour un homme, pour un homme de cette trempe et de cet âge (il a 58 ans, en fait dix de moins), a pu affadir son image. Et ces dernières années, avouons-le, certains de ses airs nous ont semblé fades, comme si « *sa petite musique* » devenait aussi polie et policée que lui.

Mais on a réécouté et révisé son Daho avant de rencontrer Étienne. La délicate palette des couleurs, le clair-obscur des chansons. Sous la pop légère, sous la « surface », comme il le chante en ce moment avec Dominique A (c'est son dernier single), il y a des trésors et des dédales. ►



Perfecto en cuir noir, **Sandro**.



Veste de smoking en soie et velours bleu marine, **Lanvin**.
Chemise en coton blanc et jean en denim noir, **Dior Homme**.
Nœud lavallière en satin noir, **agnès b.**

► Le livre d'entretiens de Françoise Sagan, *Je ne renie rien* (réédité chez Stock), nous a fait penser à lui ; comme si elle avait décoché des phrases qui ne pouvaient que viser Daho.

Ainsi énumérait-elle avec panache ce qui était vraiment elle dans sa « légende » : « *La vitesse, la mer, minuit, tout ce qui est éclatant, tout ce qui est noir, tout ce qui perd, et donc permet de se trouver.* » Étienne Daho, sur le pouf blanc où il s'était assis comme un jeune homme (plutôt entortillé des jambes), bondit : « *Mais c'est moi !* » Il sourit à fond, c'est-à-dire, pour un réservé comme lui, pas du tout à pleines dents. « *Sagan ! Savez-vous que j'ai dîné avec elle ? C'était il y a des années. Bettina Graziani, la célèbre top model des années 50, qui était tellement belle qu'on racontait que la poupée Barbie avait été "moulée" sur ses mensurations, avait organisé une petite soirée. Outre Sagan et Bettina, il y avait Yves Saint Laurent, Dani et moi. On a mangé dans la minuscule cuisine de Bettina, un moment formidable... Avec Saint Laurent, on a parlé de l'Algérie, d'Oran.* »

C'était la jeunesse des années 80. Aujourd'hui, Étienne Daho et ses trente ans de carrière en est à son dixième album solo, *les Chansons de l'innocence retrouvée*, et s'apprête à ouvrir sa longue tournée Diskönoir par trois concerts parisiens début juillet (lire aussi page 50). Le premier soir, il rejouera son album de légende *Pop Satori*, le second, ses tubes, et le troisième sera l'occasion d'inviter sur scène la nouvelle scène française qui se revendique de lui et qu'il couve avec générosité (de Lou Doillon dont il a produit le bel album, à Lescop avec qui il a collaboré). Une sorte de parrain, mais pas du genre Corleone.

De toutes les façons, ce « Daho » n'est pas d'origine sicilienne mais « arabe », dit-il (il se ravisera ensuite, par mail, quand on lui en demandera plus ; sa mère et ses sœurs ne lui ayant rien confirmé, écrit-il, il n'est plus si sûr). D'où qu'il vienne, ce nom aussi claquant que des onomatopées était celui d'un père fantasque et déserteur, qui s'appelait aussi Étienne Daho. Il a quitté Oran pour la France pendant la guerre d'Algérie, abandonnant sa femme, ses deux filles et son petit dernier, Étienne, 4 ans – qui se souvient encore du bruit des balles et des attentats.

« *Chez Bettina Graziani, dit Daho, on a évoqué nos souvenirs avec Saint Laurent. Lui aussi avait grandi là-bas, il connaissait le Cap Falcon, près d'Oran, où j'allais retrouver mes tantes... C'est étrange les enfances lointaines, cela donne une sensation d'exil, l'impression que les choses n'ont pas réellement existé. Et je n'y suis jamais retourné. J'y ai souvent pensé, mais je crois que ça casserait ma mythologie intime, ça risquerait de rééquilibrer les déséquilibres sur lesquels je me suis construit pendant tant d'années... En même temps, ce serait bien d'aller secouer tout ça, non ? Le soleil, l'école buissonnière, mais aussi le drame, l'incendie qui a failli nous tuer, à Oran...* »

Un jour, le gamin se retrouve à Reims, patrie du champagne, chez une tante, « *comme un étranger* ». Finis le juke-box du Cap Falcon, la sensation de liberté, les balades sur la plage. Il a 8 ans. Sa mère le rejoint quelques mois après, ils s'installent à Rennes. Les deux grandes sœurs, elles, sont à Paris. Un demi-siècle plus tard, Daho remarque : « *Au fond, je me considère toujours comme un petit immigré qui vivait avec sa mère dans une cité, qui n'avait pas un rond et qui allait se défoncer dans la cave avec ses potes.* » À Rennes, loin de son soleil d'enfance et de sang (elle est d'origine espagnole), la mère d'Étienne traverse une profonde dépression. Elle qui n'a jamais travaillé doit s'y mettre, devient secrétaire dans une usine. Il faut nourrir les enfants, oublier Oran.

Le petit, lui, apprend vite. Faire mieux que survivre, cela passe par la maîtrise du langage, de la culture, des livres.

« *J'avais la volonté d'être un passe-muraille. Le meilleur à l'école, et qu'on me fiche la paix. Enfin, en primaire. Après j'ai commencé à faire des bêtises... On devient un peu snob, on se met à écouter Dylan et les Stones avec les copains. On se fabrique un goût...* »

Il n'y a pas eu d'hommes à la maison. Sa mère avait quatre sœurs, Étienne deux. À l'instar de l'ensemble de la branche paternelle, le père a disparu dans la nature (hormis une réapparition surprise qui tourna court). Et celui qui, depuis tant d'années, porte leur nom de manière si flamboyante dit n'avoir jamais eu envie de courir après ces Daho. « *Et eux, ils ont été assez chics pour me laisser tranquille.* » On dirait le scénario d'un drame bourgeois.

Récemment, Étienne Daho dînait à la Closerie des Lilas quand un homme est venu le trouver. « *Vous savez, je jouais de la trompette avec votre père.* » Des bribes de ce père aujourd'hui mort lui parviennent souvent. Étienne senior aimait les Beach Boys, la fête, il avait une peur bleue de l'engagement, il était dans « *l'impossibilité de rester dans les clous* ». Le fils l'appelle « *mon soleil noir* ». Pour panser les plaies plutôt que solder les comptes, Étienne junior a fini par écrire une magnifique chanson sur son père, *Boulevard des Capucines* (*l'Invitation*, 2007), où il chante les mots tendres qu'Étienne senior aurait pu lui murmurer : « *Mon guerrier, mon roi, mon petit prince, pardon...* »

Le petit prince se détend sur son pouf blanc. Il sait pourtant le danger de se sentir en confiance... « *Trop parler* », sourit-il. Toute tentative d'aller un peu plus loin, sur le père comme sur le reste, est élégamment contrée. Il faut revenir par d'autres biais. Parfois ça marche, parfois non. On comprend que ce n'est pas qu'une barcade, plutôt un caractère. La qualité qu'il préfère chez ses amis ? La discrétion. « *J'ai été habitué au secret, de par mon enfance. De surcroît, je déteste le mélodrame. C'est embarrassant. Et puis dans ma famille, il fallait être fort.* »

À Paris, après l'enfance rennaise et les premiers succès, Étienne Daho fait ce que font les orphelins de culture : se choisir une autre famille. « *Serge et Jane, Françoise et Jacques* » (Gainsbourg-Birkin / Hardy-Dutronc). On l'imagine bien, gendre idéal tombé du nid, lippe boudeuse et sexuelle, œil de velours comme sur la pochette Pierre & Gilles de *La Notte La Notte*, sa joie à être couvé par les couples-stars de l'imaginaire français – version souffre.

Maintenant qu'il est devenu l'aîné, à couvrir à son tour de jeunes artistes, pourrait-il écrire un livre de souvenirs comme celui, altier, de Françoise Hardy, *le Désespoir des singes et autres bagatelles* ?

« *Non, je l'ai trouvé trop intime. J'aurais préféré qu'elle parle plus de musique, moins de Jacques... Mais j'écris déjà beaucoup, par petits bouts. Je me lancerai peut-être quand certaines personnes ne seront plus là. Et là je pourrai dire des choses, oui.* »

À l'époque, avant même Paris, pour faire américain, ou plus stylé, il avait accroché un « Jr » à son nom. Il se souvient que sur la première affiche des Transmusicales de Rennes où il avait joué, et même sur le contrat des débuts, étaient écrit : « *Étienne Daho Jr* ». « *Je le voulais aussi le mettre sur la pochette de mon premier disque. Dieu merci, Elli [Medeiros] m'en a dissuadé.* »

Il est resté proche d'Elli mais en a enterré beaucoup d'autres comme Jacno, Fred Chichin, Daniel Darc. « *Notre génération flirtait avec les extrêmes, coïncée entre les soixante-huitards et les enfants des années 80 qui ne pensaient qu'au fric. Entre 1977 et 1982, avec les Marquis de Sade, Taxi Girl, Rita Mitsouko, Stinky Toys, on était en dehors du système, même si on faisait attention à notre look [il sourit]. Je retrouve ça chez les jeunes chanteurs d'aujourd'hui : un refus du conformisme, de ce qu'on tente de leur imposer.* »

Étienne Daho est prévenant. Il propose à nouveau du thé. Une boîte entière apparaît. Que de choix chez un rocker... On revient sur sa cordialité presque suave, et il s'amuse à en donner le mode d'emploi, forçant un peu ses airs de dur : « *Je trompe mon monde avec ma nature affable et ma voix douce. On n'entend pas mes aspérités...* »

► Passons donc aux aspérités, aux chemins épineux. La drogue, le sexe, le reste. Il n'esquive pas. On dirait qu'il n'attend que ça, qu'on parle de sa *wild side*. « *J'ai un terrible besoin d'intensité, ce qui m'a fait me retrouver dans des situations dangereuses. Les cigarettes, l'alcool à haute dose, les drogues, le sexe, les rencontres. Je pratiquais énormément le mélange d'alcool et de cachets, j'adorais ça, c'était magnifique... Un très bon anesthésiant dont j'ai eu besoin pendant des années. En même temps, je connaissais l'odeur de la mort depuis l'enfance ; peut-être que ça m'a sauvé.* » Il a laissé derrière lui le langage bien maîtrisé. Le ton change, devient plus sourd. L'image du Dahô « vrai », celle qu'il montre en tout cas comme *plus intime*, apparaît tellement plus complexe que l'autre, celle de l'artiste.

Il continue : « *Je suis fasciné par la vie, par le fait d'être vivant. Même si je me suis souvent brûlé les ailes. Une fois, j'ai aimé quelqu'un au-delà de tout, au-delà de moi-même. Cette histoire m'a tant fait souffrir que j'ai pensé à mourir. C'était l'été 2004. En août. J'étais au bord du gouffre. Le morceau Un merveilleux été parle de ça. Et d'un coup, la vie est revenue. J'ai arrêté de fumer, de boire. J'ai transformé la souffrance en musique, comme L'Adorer, l'une des plus belles chansons que j'ai écrites.* »

On dirait qu'il est toujours en train de courir. Après ses rêves et pour fuir ses cauchemars. Le présent lui échappe. Sauf sur scène. « *Sur scène, il n'y a ni passé ni futur. C'est merveilleux.* » En dehors de ces instants suspendus, l'angoisse peut arriver, tout peut arriver. Il y a vingt ans, il avait enchaîné les vols. Un Québec-New York secoué par une tempête de neige, puis New York-Los Angeles, et Los Angeles-Tokyo. Et à Tokyo, blocage. « *Je ne pouvais plus remonter dans l'avion. Ce fut très violent. Une sorte de burn-out. Après, et ça m'a duré au moins quinze ans, je ne faisais que des voyages très courts... C'était moins la peur de mourir que d'être coincé dans un endroit où je ne maîtrisais rien.* »

Ses courts voyages, il les a faits en Europe. Car une chose n'a guère varié : la nécessité de partir. Au fil des ans, il a fourré ses thèmes de prédilection dans un sac de marin – l'enfance, le désir, la fin du désir, la jouissance, l'illumination de l'été, l'hédonisme – et les a emmenés vers Ibiza, Rome, Lisbonne ou Londres, pour écrire ses textes. « *Je suis fidèle à ma vie. Je n'ai pas l'imagination d'inventer d'autres histoires. Peu à peu, je pense que les gens ont compris ce que je faisais, ce masque de légèreté qui masque parfois la souffrance.* » À Ibiza, il allait souvent dans un coin reculé de l'île avec une bande de potes pour mieux savourer le plaisir d'être seul, même entouré. Et il retourne sans cesse à Londres, sa ville de prédilection. « *Je me sens proche des Anglais. Réservé, mais pas timide. Un coup dans le nez et hop, je danse sur la table !* » Autant que les amis, la solitude lui est vitale. Trois mois sans personne, il peut. « *Ça m'apporte beaucoup d'énergie et de force. En fait, les gens me fatiguent.* » [il rit].

Son dernier album, *les Chansons de l'innocence retrouvée*, est plus direct et moins « *les doigts dans la prise* ». Le titre fait référence au poète William Blake, une lecture de jeunesse. C'est joli. Mais sur le fond, Dahô a-t-il jamais perdu cette innocence ? L'album sonne comme un apaisement, encore inquiet mais plus mûr. On ne sait pas si c'est l'âge. On ne pose pas ce genre de question à quelqu'un qui ressemble autant à Dorian Gray.

Dorian Dahô sait qu'on ne change jamais vraiment. « *Peu à peu, on affine le personnage qu'on est. Mais je suis toujours le même. En recherche permanente du désir et de la beauté. Je m'en rends compte en réécoulant mes disques, comme je le fais en ce moment pour préparer la tournée. Se réinventer tout en creusant le même sillon.* »

La question du père réapparaît, par hasard, alors qu'on évoque les enfants, le regret éventuel de ne pas en avoir. Il prend un air énigmatique. « *Je vous ai dit que je ressemblais un peu à mon père...*

On réalise parfois qu'on reproduit les mêmes erreurs que ses parents... » Le silence s'installe. On dirait une devinette. Ses phrases mettent du temps à arriver au bout. « *Je suis le père d'un garçon. Il est né quand j'avais 17 ans, à Rennes. Je m'en suis soucie, oui, sur injonction de ma mère. Et peut-être qu'ensuite il y en a eu d'autres, vu la vie que j'ai menée...* » Il dit n'avoir jamais eu de contacts avec cet enfant, désormais un homme. « *Trop compliqué pour lui.* » Et pour Dahô, ce fils-père, c'est un manque ?

« Non. »

Re-silence. Même s'il affirme que sa qualité première est « *la fidélité* », on imagine que certains liens le pétrifient.

Il ajoute qu'à son âge, il se sent encore de passage. « *Qu'est-ce qui me rattache à cette maison ?* [il regarde autour de lui]. *Les disques et les bouquins. Voilà ce qui fait des racines. Le mal du pays, je ne sais pas ce que c'est. J'ai tout en moi.* »

Notre vie privée, pourquoi n'en avoir jamais parlé ?

« *Parce qu'on ne me l'a jamais vraiment demandé. Et je l'ai évoquée de manière assez explicite il y a longtemps, dans les Attractions désastre par exemple (Paris Ailleurs, 1992). Je pense que beaucoup de gens ont besoin de parler de leur attirance sexuelle quand elle les mène vers ceux du même sexe, comme pour se libérer d'un fardeau. Ce n'est pas du tout mon cas... Et je suis quelqu'un de pudique, à l'instar de nombreux hommes. J'ai, de surcroît, toujours été méfiant par rapport aux interviews – les citations transformées, sorties de leur contexte...* »

Et donc ?

« *Eh bien je dirais que j'ai des goûts assez universels, et que je n'ai jamais été très regardant sur le sexe des gens.* »

Ce jouisseur discret, dont le jardin secret a nourri, par ellipses et métaphores, l'intégralité du travail d'artiste, et qu'on n'a jamais vu s'engager publiquement sinon, à l'époque, contre le sida, ce jouisseur n'allait pas échapper à la question du mariage – pour tous. « *Je comprends qu'on ait envie d'officialiser des liens pour des raisons religieuses, symboliques ou financières, mais le mariage reste une énigme pour moi, quelle que soit son orientation. J'ai la hantise d'être coincé dans une situation, ou un avion, ou sur le siège au milieu de la rangée dans une salle de théâtre...* »

À Londres, il se sent traversé d'une énergie folle. Il y loue un appartement vide, y est chez lui. Sans valises, sans être reconnu dans la rue, sans croiser personne.

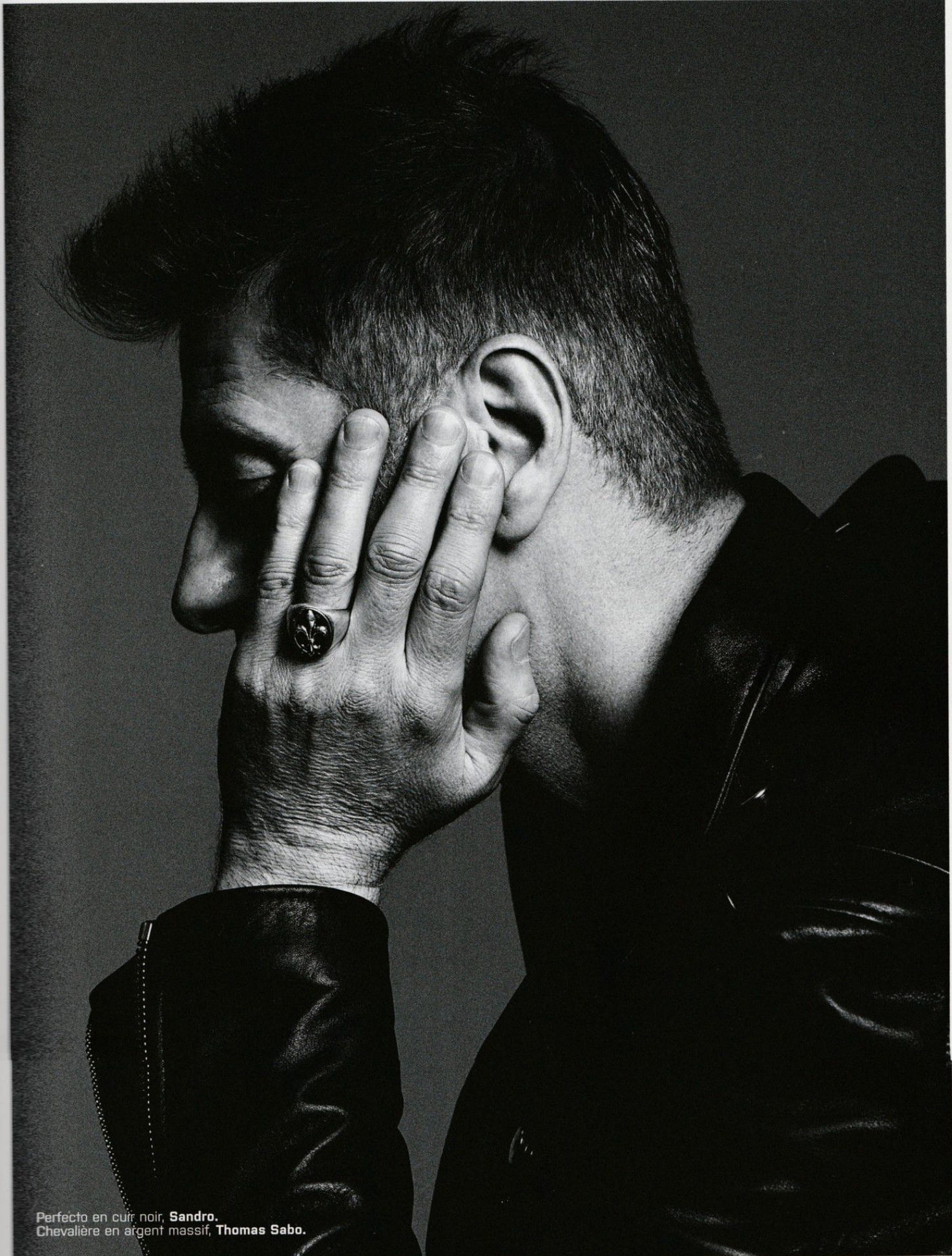
Demain, il aimerait reprendre la photo qu'il pratiquait en amateur. Il s'est d'ailleurs refait la main sur ses camarades du 8 juillet, dans une belle série d'images qu'il nous a livrée (voir page 50).

Un homme qui a tout mais ne veut rien, comme lui, nourrit-il encore un rêve secret ? Il réfléchit longuement et répond : « *Une maison en bord de mer... Il reste peu d'endroits, hélas. Ibiza c'est fichu. Peu d'endroits où on se dit : "Ça pourrait être mon endroit." Mais je reviens de Capri, où j'ai passé mon temps à contempler la villa Malaparte de loin. J'étais fasciné.* » Construite sur un piton rocheux pour l'écrivain italien Curzio Malaparte, l'extraordinaire bâtisse aux lignes pures sert aussi de décor au *Mépris* de Godard. Elle n'est pas, selon l'écrivain Raymond Guérin, l'un des amis de Malaparte cité par Wikipédia, « *la demeure d'un voluptueux, d'un dilettante, d'un sardanapale. C'est celle d'un errant, d'un aventurier habitué à vivre sous la tente.* »

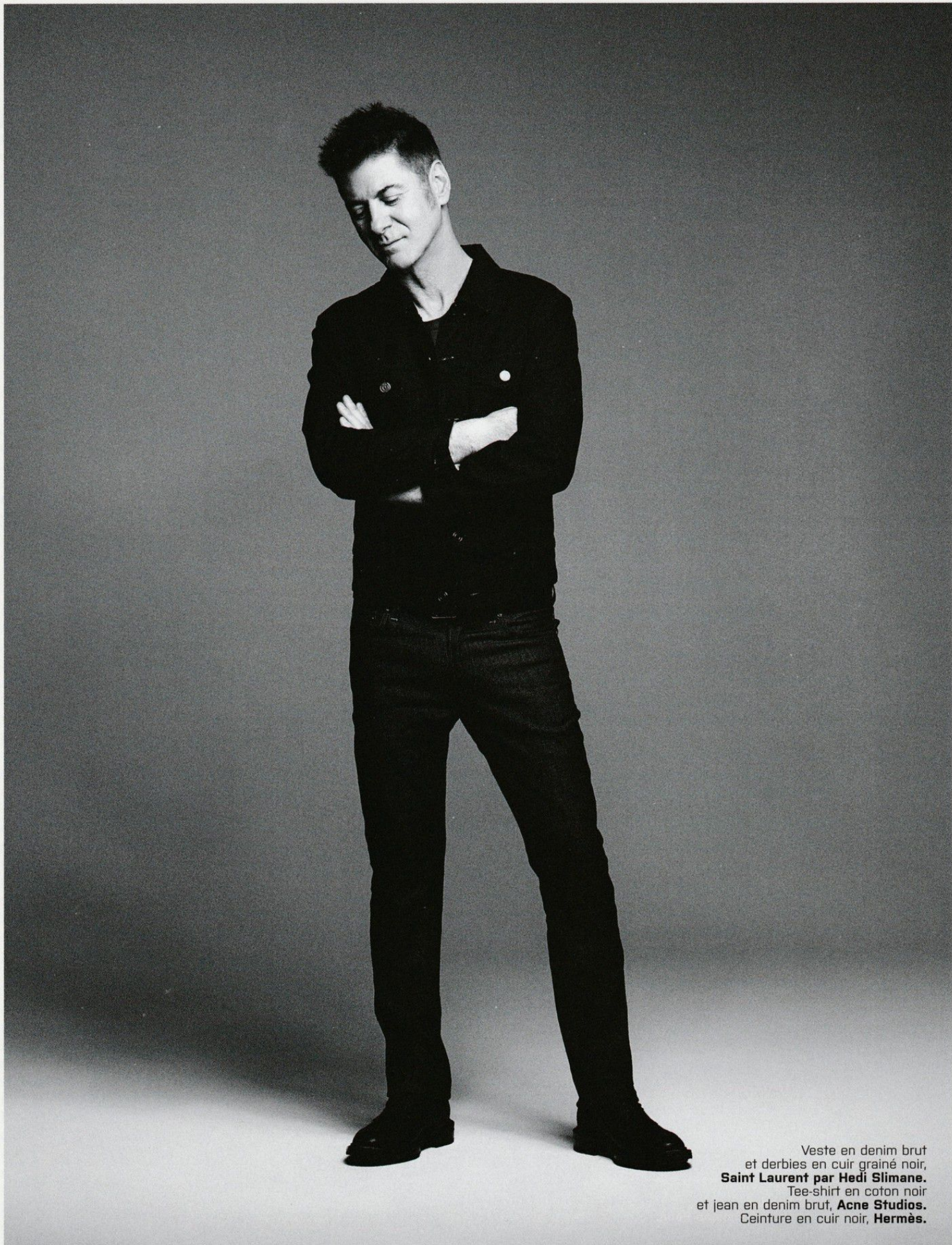
La description va assez bien à Dahô. Solitaire et solaire, il dit : « *Oui, mon rêve, ce serait la villa Malaparte.* » ●

Les Chansons de l'innocence retrouvée, Universal Music.

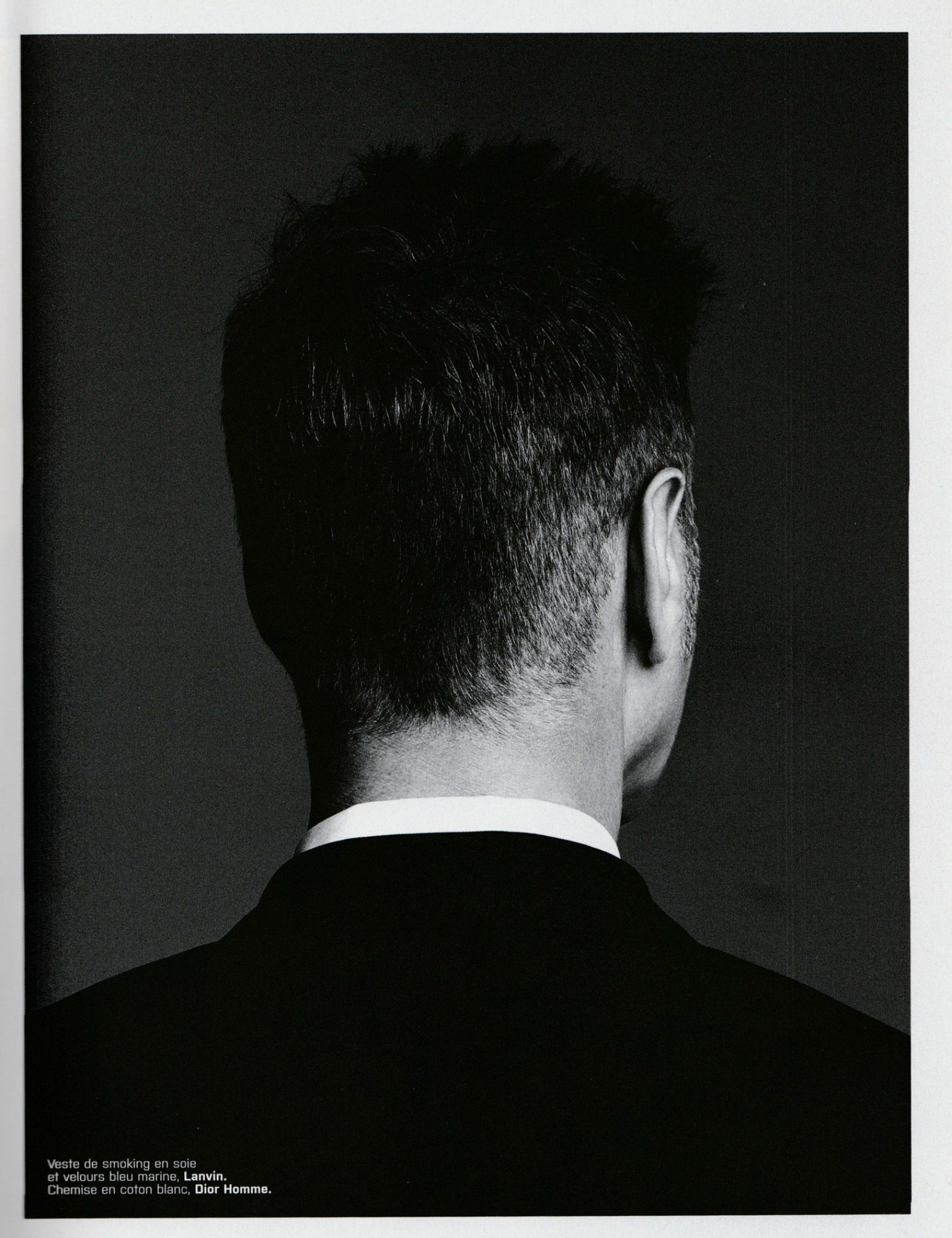
La tournée Diskönoir Tour débutera en juillet.



Perfecto en cuir noir, **Sandro**.
Chevalière en argent massif, **Thomas Sabo**.



Veste en denim brut
et derbies en cuir grainé noir,
Saint Laurent par Hedi Slimane.
Tee-shirt en coton noir
et jean en denim brut, **Acne Studios.**
Ceinture en cuir noir, **Hermès.**



Veste de smoking en soie
et velours bleu marine, **Lanvin**.
Chemise en coton blanc, **Dior Homme**.